The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

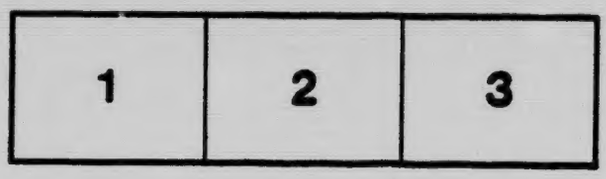
Bibliothèque nationale du Québec

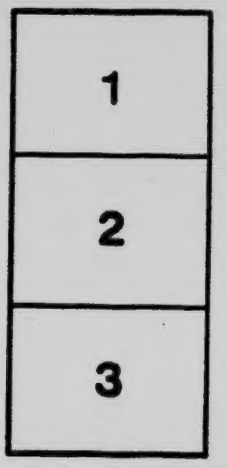
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

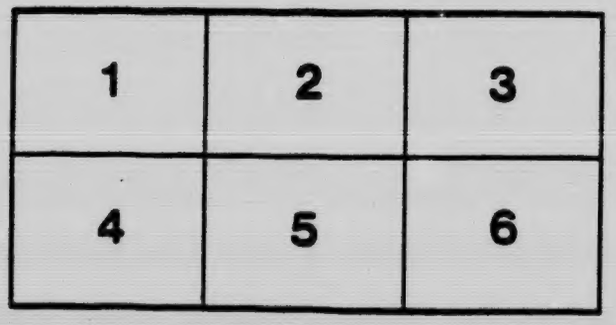
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







NOS RAISONS D'ESPÉRER

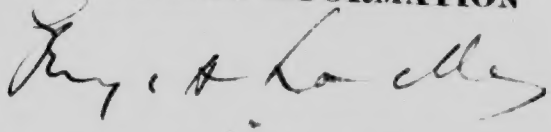
CONFÉRENCE

DU

RÉVÉREND PÈRE DELOR,

Prédicateur du carême de 1918 à Notre-Dame de Montréal, Aumônier du Régiment des Chasseurs alpins.

WITH THE COMPLIMENTS
OF
THE ASSOCIATE DIRECTOR
OF
PUBLIC INFORMATION



P940.93
D389 n

NOS RAISONS D'ESPÉRER

CONFÉRENCE

DU

RÉVÉREND PÈRE DELOR,

Prédicateur du carême de 1918 à Notre-Dame de Montréal, Aumônier du Régiment des Chasseurs alpins.

Prononcée au Ritz-Carlton de Montréal, le 10 mai 1918, sous les auspices de l'Union Nationale Française.

44414—1

MESDAMES ET MESSIEURS,

C'est avec un très grand plaisir que j'ai accepté l'aimable invitation qui m'a été faite par l'Union Nationale Française de venir vous donner, ce soir, cette conférence, qui me permet, avant de quitter cette terre du Canada que j'aime de tout mon cœur, avant de quitter cette ville de Montréal, où je laisse de si bons et si chers amis, de rapprocher encore une fois mon cœur et vos cœurs, et de vous dire l'excellent souvenir que j'emporte de mon séjour parmi vous.

C'est un fait qui a frappé tous ceux qui, depuis la guerre, sont venus nous visiter en France, que pas un seul moment, même aux heures les plus angoissantes, même au moment de Verdun, même après la défaillance et la trahison de la Russie, même il y a quelques semaines au moment de la ruée formidable des forces allemandes dans la direction d'Amiens, alors qu'ici je voyais beaucoup d'âmes s'inquiéter et avoir peur, pas un instant la France n'a cessé d'avoir confiance: une confiance que rien n'a ébranlée. Nous espérons! Tout en luttant de toutes nos forces, nous portons au fond de nos cœurs l'espoir inébranlable que, comme le disent les Américains, nous gagnerons la guerre. Nous espérons que nous arriverons un jour à avoir raison de la force colossale de l'Allemagne. Comme le disait naguère notre grand patriote Clémenceau, qui n'a pas hésité à faire fusiller un Bolo: "La victoire appartiendra à celui qui pourra croire un quart d'heure de plus que son adversaire qu'il sera victorieux." Nous espérons que le dernier quart d'heure nous appartiendra; qu'un jour, lasse de faire massacrer des hommes, et d'accumuler des ruines, l'Allemagne se décidera enfin à renoncer à son rêve insensé de pan-

D.
525
D4 T5

B. Q. R.
NO. 3923

germanisme, à son entreprise orgueilleuse de dominer le monde; qu'elle se décidera à incliner sa force matérielle devant la justice et devant le droit; qu'elle se décidera à signer la paix que nous voulons tous, la seule à laquelle nous puissions consentir, la seule qui sera durable, celle qui sera basée sur la justice et sur le droit; sur la restitution par l'Allemagne des territoires qu'elle a conquis par la violence, et qui ne lui appartiennent pas; sur la réparation du mal qu'elle aura commis pendant cette guerre; sur la reconnaissance du droit qu'ont tous les peuples, toutes les nations, grandes ou petites, de vivre leur vie dans l'indépendance et dans la liberté.

Voilà, mesdames et messieurs, notre espérance, la confiance qui règne, qui n'a cessé de régner depuis le commencement de la guerre, dans notre pays de France. Eh! bien, cette confiance, cette espérance est-elle raisonnable? Repose-t-elle sur des bases solides? Sa valeur évidemment dépend de la solidité des fondements sur lesquels elle s'appuie. Avons-nous raison d'espérer? Et quelles sont nos raisons d'espérer? Voilà la question que je voudrais étudier avec vous ce soir.

PREMIÈRE RAISON D'ESPÉRER.

Je crois pouvoir affirmer que la première de toutes les raisons sur lesquelles se fonde cette espérance; la première source à laquelle elle s'alimente, c'est le sentiment que nous avons en France de n'être pas responsables de cette guerre; c'est la conscience que nous avons de ne pas être coupables du crime d'avoir déchaîné sur le monde cet effroyable fléau. Cette guerre, ce n'est pas nous qui l'avons voulue, nous avons tout fait en France pour l'éviter, pour l'empêcher; elle nous a été imposée par l'Allemagne, qui elle, l'a voulue, qui, elle, est la véritable coupable, qui porte et qui portera éternellement devant l'histoire et devant l'humanité, la responsabilité de l'avoir déchaînée.

56558

Oh! je sais bien qu'ayant manqué son coup, ayant échoué dans son entreprise criminelle, elle a essayé de se convaincre elle-même du contraire et de le faire croire au monde. Ses gouvernants ont accumulé à ce sujet, depuis quatre ans, mensonges sur mensonges. Et que ces mensonges aient trouvé créance chez le peuple allemand, c'est déjà une chose étonnante; mais que ces mensonges aient pu trouver créance à l'étranger, dans des pays neutres et même dans des pays qui combattent l'Allemagne, c'est là, et cela restera vraiment une chose inconcevable.

LA FRANCE N'EST PAS COUPABLE.

Je dois le dire, mesdames et messieurs, ça été pour nous, Français, un véritable scandale de constater qu'un grand nombre de catholiques à l'étranger, dans les pays neutres, en Espagne, pour ne citer qu'un exemple, loin de reconnaître avec nous l'iniquité de l'agression dont nous étions l'objet, et de condamner avec nous le crime qu'a commis l'Allemagne, se sont au contraire laissés aller à prendre le parti de l'Allemagne, et se sont unis à elle pour nous accabler; qu'ils ont semblé admettre que nous n'avions, nous Français, que ce que nous méritions. Et tandis que notre France était assaillie, envahie, que l'ennemi foulait aux pieds le sol sacré de nos ancêtres, qu'il répandait sur son passage la terreur, qu'il assassinait nos prêtres, nos vieillards, qu'il violait nos femmes, nos jeunes filles, qu'il coupait les mains de nos petits enfants, qu'il mettait tout à feu et à sang, qu'il couvrait de ruines notre pays; oui, ce fut une chose douloureuse pour nous, catholiques de France, d'apprendre qu'à l'étranger, du haut de la chaire de vérité, des voix se faisaient entendre pour parler de la France coupable, de la France athée, de la France irréligieuse, de la France corrompue, pour proclamer qu'il était juste que nous fussions punis et châtiés.

MAIS POURQUOI LA FRANCE AURAIT-ELLE ÉTÉ PLUS CHÂTIÉE ?

Eh ! bien, permettez-moi de vous dire que nous trouvons ces paroles profondément injustes. Est-ce que vraiment la France est la seule à être punie dans cette guerre? Est-ce qu'elle est la seule à être châtiée? La France est-elle plus punie que les autres? La France est-elle plus punie que la pauvre petite Belgique, qui elle pourtant avait un gouvernement catholique à sa tête? Est-ce que vous croyez que notre France, vraiment, est plus mauvaise que les autres nations? Est-ce que vous croyez qu'elle est plus corrompue, plus irréligieuse que les autres peuples? Mais non ! Je pense, moi, que l'Allemagne est aussi corrompue que la France, je pense que l'Espagne, qui nous accuse, est aussi corrompue que nous. La corruption des mœurs ! elle existe partout où il y a des hommes, parce que partout où il y a des hommes, il y a le péché. Elle se voit peut-être un peu plus en France qu'ailleurs, parce que si la France a beaucoup de défauts, elle a au moins une qualité qu'il lui faut reconnaître, celle de ne pas être hypocrite !

Elle a horreur de l'hypocrisie, du mensonge, du pharisaïsme. Elle se montre telle qu'elle est, avec ses défauts comme avec ses qualités ; et il me semble que, dans cette horreur de l'hypocrisie, la France ressemble un peu à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Evidemment en France, nous ne sommes pas tous des saints ; tout n'est pas parfait en France. Mais dans quel pays est-ce que tout est parfait? En France nous avons de bons et de mauvais citoyens, et des médiocres aussi. Nous avons, au point de vue religieux, des catholiques, des protestants, des juifs, des libres-penseurs. Parmi les catholiques, il y en a de fervents, il y en a de tièdes, et il y en a qui conforment courageusement leur vie à leurs convictions religieuses ; il y en a qui s'y conforment un peu moins

bien; n'en est-il pas ainsi dans tous les pays? Nous avons des partis politiques qui se disputent le pouvoir et parmi nos partis politiques, comme parmi nos politiciens, il y a des hommes dont les opinions, dont les doctrines, ne sont pas les doctrines, les opinions de l'Eglise; dont les idées sont opposées aux idées de l'Eglise, qui combattent les doctrines de l'Eglise. Est-ce qu'il n'en est pas plus ou moins ainsi dans tous les pays?

Cela n'empêche pas la France d'être ce qu'elle est: un pays profondément religieux.

LA FRANCE TOUJOURS LE PAYS LE PLUS CATHOLIQUE.

Je lisais, il y a quelques jours, sous la plume d'un de vos écrivains de grand talent, que la France reste toujours malgré tout, le pays le plus catholique du monde. Je n'aurais pas osé vous le dire; j'aurais craint de vous paraître bien orgueilleux, mais je crois qu'il a raison; je crois que, dans aucun autre pays au monde, le catholicisme n'est plus vivant, plus profond, que dans notre pays de France. Je ne crois pas qu'il y ait un pays où le bon Dieu, Notre-Seigneur, la Sainte-Vierge soient aimés plus profondément et plus ardemment que dans notre pays de France. Je ne crois qu'il y ait un pays au monde où le pape ait des fidèles plus soumis, plus dévoués, plus obéissants que dans notre pays de France. On l'a bien vu, ces dernières années, lorsque, par exemple, il a promulgué le décret sur la communion des petits enfants qui a soulevé un certain émoi dans le monde catholique; ou encore quand il a condamné le modernisme. Dans quel pays s'est-on soumis avec plus de plénitude que dans notre pays de France?

Ce n'est certainement pas en Allemagne, et lors de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, lorsque le gouvernement a fait une loi pour organiser le culte, la majorité de nos

évêques étaient partisans de faire l'essai de cette loi; mais le pape l'a condamnée et tout le clergé de France a préféré la pauvreté et la misère plutôt que de désobéir au Pape. Enfin, quel est le pays catholique qui donne à l'Eglise plus de missionnaires, et de plus désintéressés, que la France?

Nous avons en France, des écrivains, des romanciers qui ne respectent pas toujours les lois de la morale; mais je vous le demande, quel est le pays qui peut présenter une pléïade d'écrivains véritablement catholiques, comparable à celle que présente la France. Notre Ecole Normale Supérieure, où se forme l'élite intellectuelle française, est composée en grande majorite de catholiques, non pas de catholiques superficiels, mais de catholiques fervents, militants. Notre Académie française comprend une majorité de catholiques. Oui, la France est et restera toujours une grande nation catholique.

Mais, me direz-vous, vos gouvernements ne le sont pas. Pourquoi s'obstinent-ils à ne jamais parler de Dieu? C'est un scandale que leur silence à ce sujet depuis le commencement de la guerre.

Oh! certes, mesdames et messieurs, ce silence, nous le déplorons en France, nous catholiques, nous croyants; nous voudrions qu'il en soit autrement. Cependant, ce silence ne signifie pas que nos gouvernants soient des athées. C'est un principe du parti auquel ils appartiennent. Ils considèrent que l'Etat doit observer une neutralité rigoureuse au point de vue religieux; non pas seulement entre les différents cultes, mais une neutralité absolue en matière de religion. C'est un principe que nous, catholiques, nous ne pouvons admettre, mais c'est un principe qui explique leur attitude, et dont il faut tenir compte pour être juste à leur égard. Pour ma part je ne puis pas croire qu'à cause de ce silence de nos gouvernants, Dieu en veuille à la France.

Je me demande même si ce silence n'est pas moins offensant et injurieux pour le bon Dieu que l'usage blasphématoire que fait de son nom à chaque instant, l'empereur d'Allemagne. Le Christ a dit: "Celui qui m'honore le plus, ce n'est pas celui qui dit toujours, Seigneur, Seigneur, et qui a toujours mon nom sur les lèvres; c'est celui qui fait la volonté de Dieu."

Or, la volonté de Dieu, c'est avant tout la justice. Et si nos gouvernants ont prononcé moins souvent que le kaiser le nom de Dieu depuis le commencement de cette guerre, il me semble qu'ils se sont appliqués un peu mieux que lui à respecter et à pratiquer la justice.

Au surplus, mesdames et messieurs, il ne s'agit pas de juger moralement les gouvernants de tel ou tel pays; il ne s'agit pas de savoir si nos gouvernants sont plus ou moins bons, plus ou moins mauvais que les gouvernants des autres pays, et même que les gouvernants de l'Allemagne: la question est de savoir qui est coupable d'avoir voulu et d'avoir déchaîné cette guerre. Eh! bien, pour hésiter à ce sujet, il faut ne pas avoir la moindre connaissance des documents qui ont été publiés depuis le commencement de la guerre. Pour des hommes sérieux qui se posent cette question, la réponse ne peut faire aucun doute.

L'ALLEMAGNE RESPONSABLE DE LA GUERRE.

Comme l'a proclamé tout récemment un Allemand de marque, le prince Lichnowski, lequel était ambassadeur d'Allemagne à Londres, en 1914, c'est l'Allemagne seule qui porte la responsabilité de la guerre. "C'est un procédé trop simpliste", écrivait, il y a deux mois, l'admirable chroniqueur de votre *Revue Canadienne*, "de dire: Toutes les nations sont coupables, tout le monde est responsable au même degré." Nous nous insurgeons contre ce décret arbitraire dont l'impartialité factice ne saurait masquer l'iniquité réelle.

Non, cela n'est pas vrai. Toutes les nations qui s'étreignent en ce moment dans une lutte mortelle, n'ont pas la même responsabilité, la même culpabilité. Les mettre toutes sur le même pied, et les englober toutes dans une même condamnation, c'est mentir à l'histoire et dénaturer la vérité. C'est supprimer ou éluder la question capitale et décisive: Qui a voulu cette guerre? Affirmer catégoriquement ou implicitement que toutes les nations belligérantes l'ont voulue, cela constitue le plus indéfendable mensonge historique. Il y a des nations qui l'ont voulue et il y a des nations qui l'ont subie. Celles qui l'ont voulue ce sont celles qui l'ont préparée savamment, qui l'ont patiemment organisée, qui se sont longuement tenues à l'affût de tous les prétextes capables de la déclencher, qui, pendant quarante ans, ont terrorisé l'Europe, qui ont à répétition posé les ultimatums pétilleux d'où pouvait jaillir la foudre dévastatrice, qui ont brandi l'épée en 1875, en 1896, en 1908, en 1912. Ce sont les nations qui, en 1914, ont profité d'un meurtre pour décréter la mort de millions d'être humains, qui ont ourdi la trame qui rendait impossible le maintien de la paix, qui ont multiplié les provocations et les sommations arrogantes, qui ont repoussé toutes les tentatives de réconciliation et d'arrangement à l'amiable, qui ont commencé la mobilisation officielle, qui, enfin, jetant le masque, ont bombardé Belgrade, tiré les premiers coups de canon, et se sont ruées sur la France, à travers le Luxembourg envahi et la Belgique écrasée. Voilà les nations coupables, voilà les nations criminelles, voilà les nations qui, devant l'histoire et devant la conscience humaine, porteront la responsabilité de la guerre effroyable qui, depuis quatre ans, fait couler des torrents de larmes et des torrents de sang.

Y a-t-il un homme raisonnable, honnête, intelligent, instruit des circonstances, qui, interrogé, pourrait répondre en son âme et conscience: "Oui, la France a voulu cette

guerre, oui l'Angleterre l'a voulue", les actes, les paroles, les documents, les faits aveuglants sont là pour établir l'agression de l'Allemagne. Il faudrait être insensé pour le nier. Ecoutez le jugement d'un homme impartial, d'un étranger et d'un neutre: Don Palacio-Valdès, membre de l'Académie espagnole: "La vérité ", écrit-il, dans son opuscule intitulé 'La Guerre Injuste', "c'est que cette guerre monstrueuse à laquelle l'humanité assiste étonnée, a été longuement méditée, préparée, puis déchaînée par une nation européenne, dans le but de dominer matériellement et moralement toutes les autres". Voilà le langage de la justice, et voilà la vérité.

Et pas plus que nous ne sommes responsables du commencement de cette guerre, nous ne sommes responsables de sa prolongation.

LA FRANCE ET L'APPEL AU PAPE.

On nous dit quelquefois: "Mais pourquoi ne faites-vous pas la paix, comme le Pape le demande? — Pourquoi nous ne faisons pas la paix? Mais parce que l'Allemagne nous fait la guerre. Il n'y a pas d'autre raison que celle-là. Le Pape ne nous a jamais demandé de faire la paix à tout prix. Il ne nous a pas demandé de mettre le désir de la paix dans nos cœurs au-dessus de tout, au-dessus du souci de notre honneur et de notre liberté. Le Pape ne nous le demandera jamais; il ne peut pas nous le demander, parce qu'il serait en contradiction avec l'Evangile. C'est Notre-Seigneur qui a dit: "Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive." C'est dire qu'il y a une paix mauvaise, une paix que Dieu condamne et réprouve. C'est celle qui ne s'obtient que par la lâcheté, que l'on n'achète qu'au prix de son honneur et de sa liberté. C'est dire qu'il y a des causes pour lesquelles il est juste, il est bon, il est nécessaire de prendre le glaive et de s'en servir. Le Pape

ne nous a jamais parlé que d'une paix juste et durable, que d'une paix reposant sur la justice et sur le droit. C'est la paix que nous désirons; nous ne demandons pas autre chose! mais c'est l'Allemagne qui n'en veut pas! Une paix honorable pour tous, basée sur la justice, sur la restitution de tout ce que l'Allemagne a pris, des territoires qu'elle a conquis par la violence — car c'est cela qu'exige la justice, la restitution du bien d'autrui, — cette paix nous la désirons de tout notre cœur et de toute notre âme. Et quand l'Allemagne y sera décidée, nous serons heureux de la signer.

Il y a, mesdames et messieurs, une doctrine catholique sur la guerre, qui nous enseigne qu'il y a une guerre juste et une guerre injuste. D'après cette doctrine, quand un peuple déclare la guerre par orgueil, par ambition, par esprit de domination, ce peuple commet un crime pour s'emparer du bien d'autrui; mais le peuple qui prend les armes pour la défense de son sol, de ses autels et de ses foyers; le peuple qui fait la guerre pour repousser l'agression ennemie, pour reconquérir ce qu'on lui a pris, fait une guerre sainte, il accomplit un devoir sacré; c'est la guerre que nous faisons. Comme le disait, hier, Sa Grandeur Monseigneur Emard, évêque de Valleyfield, "la cause pour laquelle nous combattons est juste, noble et sainte".

Et voilà pourquoi nous espérons! Nous sommes convaincus que dans cette lutte, Dieu est avec nous, que Dieu ne peut pas ne pas être avec nous, parce que Dieu ne peut pas ne pas être avec la justice et avec le droit.

L'autre jour, j'entendais rapporter cette remarque d'un brave paysan,—vous dites, je crois, un brave "habitant",— des environs de Québec. Il disait, ce brave homme: "Si vraiment le bon Dieu est de notre bord, ne penser-vous pas qu'il serait bientôt temps qu'il s'en mêle"? Eh! bien, je crois que le bon Dieu s'en mêle; je crois qu'il s'en mêle depuis le commencement de la guerre, et je ne crois pas,

vraiment, qu'il s'en mêle en faveur des Allemands. Je crois que c'est en notre faveur qu'il est intervenu, le bon Dieu, et qu'il continue d'intervenir, malgré nos gouvernants qui ne parlent pas de lui.

QUE PENSER DES SUCCÈS ALLEMANDS.

Je sais bien que les amis et les admirateurs de l'Allemagne nous montrent la Belgique envahie, nos départements occupés, la Russie en décomposition, la Roumanie écrasée, la ruée des divisions allemandes vers Amiens, et qu'ils nous disent: "Vous voyez bien, les Allemands triomphent partout; ils sont les plus forts; vous ne les vaincrez jamais." Mais je ne suis pas bien sûr que les Allemands soient aussi satisfaits que cela de leurs triomphes et de leurs victoires. Je suis sûr, au contraire, que ce n'est pas du tout ce qu'ils avaient rêvé, ce qu'ils espéraient au mois d'août 1914. Ils croyaient bien qu'ils nous écraseraient, nous, la France, en quelques semaines, qu'ils se tourneraient ensuite vers la Russie, et en finiraient en quelques mois, avant que l'Angleterre ait eu le temps d'intervenir. Et il faut bien l'avouer, la force colossale qu'ils avaient accumulée contre nous, pouvait légitimer en quelque sorte leur espoir et leur orgueil insensé. Il n'en reste pas moins que l'Allemagne a échoué dans son entreprise. Elle peut chanter victoire, mais en réalité, elle a été vaincue. Et si malgré cette force colossale, malgré cette puissance formidable, malgré sa préparation admirable, car ils avaient poussé les prévisions aussi loin, semble-t-il, qu'il soit humainement possible de les pousser; si malgré ses innombrables canons et ses espions encore plus innombrables, l'Allemagne a échoué dans son entreprise, je pense que c'est parce que le bon Dieu était avec nous, qu'il nous a aidés et qu'il nous a bénis.

DIEU EST AVEC LA FRANCE.

Au mois d'août 1914, devant la disproportion qui existait entre sa petite armée et la puissance de l'Allemagne, la Belgique aurait pu se contenter de protester platoniquement contre l'ultimatum qui lui était adressé et laisser passer les troupes allemandes sur son territoire. Et si la Belgique avait pris cette attitude, qui donc aurait pu lui en faire un crime? Si elle l'avait fait, l'armée allemande nous aurait peut-être envahis avant que nous eussions achevé notre mobilisation et notre concentration. Et peut-être serions-nous écrasés depuis longtemps.

Au mois d'août 1914, la France était inondée d'espions allemands. Ils s'étaient préparés à la guerre, non pas seulement chez eux mais jusque chez nous. Il y en avait tout le long de nos voies ferrées; il y en avait tout le long des chemins futurs des armées allemandes; il y en avait jusqu'à Paris, où l'empereur d'Allemagne possédait un hôtel, où ses appartements étaient préparés et le menu de son déjeuner, commandé pour le jour de son entrée triomphante en notre capitale.

Au mois d'août 1914, nous nous réveillions à peine, en France, du beau rêve pacifiste. Nous étions encore sous le charme de la voix de Jaurès et de ses amis, nous prêchant le désarmement. On avait fait dans nos masses populaires, une propagande active en faveur des idées internationalistes, antimilitaristes et antipatriotiques. Et il était à craindre que pour empêcher la guerre au moment de la mobilisation, les ouvriers ne refusassent de prendre les armes.

Les Allemands comptaient sur tout cela.

Et si rien de tout cela ne s'est produit; si la Belgique a eu l'audace de se ruer en face de l'Allemagne et de lui résister, s'exposant ainsi à payer par le plus douloureux martyre sa sublime fidélité à l'honneur; si l'Angleterre est

venue tout de suite à son aide et nous a si promptement et si généreusement apporté son puissant concours; si, malgré nos divisions nous nous sommes tous levés en France comme un seul homme à l'appel de la Patrie, et la main dans la main nous nous sommes tous serrés les uns contre les autres dans une union parfaite, pour faire à notre Mère un rempart de nos corps; si, malgré tous les espions allemands, notre mobilisation s'est accomplie sans un accroc, je pense, moi, que c'est parce que Dieu a été avec nous, qu'il nous a aidés et qu'il nous a bénis.

On a parlé de miracle. Certes, Dieu peut faire des miracles, mais il n'en fait pas à tout bout de champ. Miracle de la Marne, si l'on veut, mais c'est aussi un miracle que d'avoir donné à la France, à l'heure voulue des Joffre, des Castelnau, des Pétain, des Foch et tant d'autres.

C'EST AU FRONT QU'ON RETROUVE LES MEILLEURES RAISONS D'ESPÉRER.

Or, mesdames et messieurs, toutes les fois que je trouve des âmes qui doutent et qui se découragent, je voudrais pouvoir les emmener sur le front, leur faire passer quelques jours au milieu de nos soldats, en contact avec nos braves poilus. C'est là, en effet, qu'on trouve nos meilleures raisons d'espérer, c'est là qu'on retrempe sa confiance. On a honte de sa défaillance quand on voit ces hommes qui ont abandonné tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, leurs femmes, leurs enfants, leurs foyers, pour vivre cette vie si dure, si pleine de privations et de souffrances, qui depuis bientôt quatre ans, sont là, face à face avec l'ennemi, en présence continuelle de la mort, et qui cependant ne doutent jamais, ne se découragent jamais. Ils n'ont qu'un mot sur les lèvres pour traduire leur indéfectible espérance, leur confiance invincible, leur patience pleine de certitude; ce mot vous le connaissez: "ON LES AURA!"

Oui, ils sont convaincus qu'ils les auront! qu'ils arriveront un jour à avoir raison de la force colossale de l'Allemagne. "On les aura!"

Et ce mot, c'est celui de Jeanne-d'Arc, ah! lorsqu'elle est apparue à la fin de la guerre de Cent Ans, la grande pitié qui règnait en notre pays de France était plus effroyable encore que celle qui y règne aujourd'hui! Personne n'avait plus confiance. Après les défaites de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, tout semblait perdu for l'honneur. Une seule place forte était debout, Orléans! Et de l'avis des plus grands généraux, sa reddition n'était qu'une affaire de semaines ou de jours.

Retiré en la petite ville de Chinon, Charles VII au milieu des plaisirs d'une cour dissolue achevait gaiement de perdre son royaume.

Et voilà que de son petit village de Domremy se lève notre Jeanne-d'Arc. Elle n'a que dix-huit ans. Elle ne sait ni lire, ni écrire. Mais elle a une mission de Dieu: elle a la volonté profondément enracinée de la remplir coûte que coûte. Malgré toutes les résistances, elle s'arrache à ses parents, à ses amis. "Quand j'aurais cent pères et cent mères", disait-elle, "je partirais quand même; car c'est la volonté de Mon Seigneur!... Et dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux, j'irai trouver le roi, je l'obligerai à me donner une armée, j'irai délivrer Orléans, et je bouterai les ennemis hors du royaume.. Fussent-ils accrochés aux nues, je les aurai, je les vaincrai, je les chasserai de France!"

Et quelques mois plus tard, en effet, elle avait fait tout ce qu'elle avait dit; elle avait délivré Orléans, battu les ennemis d'une façon décisive dans les plaines de Patay, fait sacrer le roi à Reims. Elle avait sauvé la France.

Eh! bien, voyez-vous, sur le front on sent que Jeanne-d'Arc est toujours avec nous, qu'elle combat avec nous, et je crois qu'elle est plus puissante du haut du ciel que

BIBLIOTECA SAINT-SULPICE

quand elle était sur la terre. Elle communique à nos soldats son énergie, son courage, sa volonté de vaincre, son indomptable confiance. On peut dire que son âme revit dans l'âme de nos poilus ! Et voilà pourquoi nous espérons !

Mesdames, messieurs, ne vous laissez pas ébranler, je vous en prie, par la formidable offensive que les Allemands ont déclenchée dans le nord de la France, et qui va recommencer peut-être demain d'une façon plus furieuse encore. Ne vous laissez pas émouvoir par le gain de quelques milles de terrain que leurs ruées énormes ont pu obtenir. Nos soldats de-France, unis à leurs héroïques frères d'Angleterre, du Canada et des Etats-Unis, ont déclaré qu'ils ne passeraient pas ! Il me semble qu'ils ont suffisamment prouvé à Verdun qu'ils savent tenir parole. Faites-leur confiance !

LES ALLEMANDS NE PASSERONT PAS!

Et quand ils verront qu'ils ne peuvent pas passer, qu'ils ne peuvent aller que d'échec en échec, j'espère qu'ils se décideront enfin à signer la paix que nous désirons tous, la seule qui puisse être acceptée, la seule qui puisse être durable, celle qui sera basée sur le droit et sur la justice.

Voilà l'espoir que je vous demande de partager avec moi !